

Monika Boehringer (dir.), Marie Bélisle, Alexis Lefrançois

Rachel Leclerc

Numéro 156, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73101ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2014). Compte rendu de [Monika Boehringer (dir.), Marie Bélisle, Alexis Lefrançois]. *Lettres québécoises*, (156), 42–43.



MONIKA BOEHRINGER (DIR.)

Anthologie de la poésie des femmes en Acadie

Moncton, Perce-Neige, coll. « Poésie », 2014, 266 p., 19,95 \$.

Un bouquet d'étoiles venues d'Acadie

Comme toutes les femmes, les Acadiennes ont dû traverser la forêt de l'obscurantisme, la longue forêt inextricable où les avaient maintenues les conflits entre nations, le pouvoir des hommes et des gouvernements, ou simplement les intérêts des uns et l'ignorance des autres. Puis elles ont atteint le rivage de la connaissance et ont vu qu'elles avaient pris la bonne direction.

Descendante des Acadiens installés sur les rives de la baie des Chaleurs, ma mère aurait exprimé bien du respect pour ce livre, elle qui montrait du talent pour les études et dont la mère, née vers 1880, avait rêvé de devenir avocate. À une population québécoise aujourd'hui plus instruite qu'elles et pourtant affligée d'un taux d'analphabétisme ahurissant, il faudrait rappeler que bien écrire fut considéré, à une certaine époque, comme la plus grande richesse et le meilleur outil de liberté.

Voilà un livre important préparé par l'universitaire Monika Boehringer et qui présente, par ordre chronologique, des textes de poétesses des xx^e et xxi^e siècles en Acadie. La longue introduction fait de cette anthologie un outil intéressant, presque essentiel, pour qui veut suivre l'histoire de la poésie des femmes acadiennes et l'évolution du peuple acadien, lequel a survécu notamment grâce à l'éducation. Entre Joséphine Duguay (sœur Marie Augustine), née en 1896, et Monica Bolduc, née en 1992, il nous est donné d'assister au passage de cent années de luttes et de réflexion, d'entraide, de scolarisation et de création artistique. Cet effort collectif n'aurait pas pu avoir lieu sans l'énergie déployée par certaines religieuses : c'est en 1949 qu'est fondé Notre-Dame d'Acadie à Moncton, le premier collège d'enseignement supérieur pour femmes, lieu important pour l'entrée des Acadiennes dans la modernité. Pendant que des jeunes filles, dans certains couvents, apprenaient à se soumettre, à reproduire la « race » et à tenir maison, toute une génération d'élèves des sœurs de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur étaient fortement encouragée à ouvrir les portes de la connaissance artistique.

Chercher sa voie

Les poétesses ont donc développé leurs talents de mille manières après avoir vécu mille embûches. Vingt-sept sont représentées ici. Chacune a connu les inquiétudes et les avancées de son époque — l'émancipation des femmes, le débat politique, l'état de la planète, etc. Avec raison, Boehringer souligne cependant une autre réalité : la récurrence, à travers le temps et jusqu'à aujourd'hui, de la violence faite aux femmes — j'allais appeler ça « le retour d'un certain refoulé masculin ». Ailleurs dans le monde, des filles sont assassinées pour avoir seulement voulu aller à l'école. Se dire que l'intégrisme religieux est le résultat, entre autres, du déséquilibre dans la distribution de la richesse mondiale n'est pas vraiment une consolation.



MONIKA BOEHRINGER



Angèle Arsenault, Hélène Harbec, France Daigle, Dyane Léger, Georgette LeBlanc, Emma Haché, voilà quelques figures que l'on croitera dans ces pages, qui s'achèvent sur une biobibliographie pour chacune des vingt-sept poétesses présentées.



MARIE BÉLISLE

Ici-bas

Montréal, Noroît, 2014, 56 p., 17 \$ (papier), 12,99 \$ (numérique).

Le petit livre de l'absence

Marie Bélisle a rallumé la flamme poétique en 2007 après s'être longtemps consacrée à d'autres activités et après avoir forgé d'autres liens. Elle avait suivi *l'amour à Paris*; or *l'amour et la vie*, *le bonheur*, *la nécessité*, *je ne sais pas*, *rendent parfois superflu, voire impossible, ce qu'on avait peut-être cru indispensable naguère : publier des livres.*

Voici des poèmes qui ont attendu patiemment leur heure et qui sont venus par le deuil. On les recevra cependant comme un travail consacré à la vie et à la durée, puisqu'en effet ils ne peuvent servir qu'à celui ou à celle qui reste, et que cette personne-là sait bien que « tout ce qui est tu nous livre à l'éphémère » (p. 31). Le travail sur les mots, la pensée littéraire, bref la création poétique, est un cœur animal très enfoui dont le battement ne nous parvient que de loin en loin et qui soudain, parce qu'on est prêt à l'écouter, nous dicte ses phrases, nous livre le fruit de son travail sauvage et solitaire. Comprendre par les mots ce qui nous arrive là, dans l'absence de l'autre, c'est alors une joie.

Un certain ton, une posture, une réflexion intensive, quelque chose dans *Ici-bas* me rappelle Virginia Woolf et sa chère M^{rs} Dalloway. C'est la femme qui interroge un brin d'herbe ou une balustrade, qui remet en question son propre regard, qui imagine une réponse ; c'est la femme qui attend, sachant que son attente lui procurera un supplément de clairvoyance. C'est la femme qui marche, qui change, qui se tient à la fenêtre devant son haut balcon de fer forgé, à Montmartre. Du dehors,



MARIE BÉLISLE

lui sera peut-être donné ce qu'il faut comprendre de la vie, de cette vie puissante qui nous éloigne de la dernière vague, celle qui a emporté l'amour.

Et maintenant ?

« Il n'y a pas d'image » (p. 8), nous prévient d'emblée l'auteure, et cette précaution, oserai-je dire cette coquetterie, est inutile pour celui ou

celle qui connaît les travaux de Marie Bélisle, des travaux toujours ancrés dans la modernité d'une manière ou d'une autre. Mais peut-être a-t-elle simplement voulu nous dire que les images se sont envolées aussi, que les images la regardent comme nous regardent ici-bas tous ceux qui passent là-haut, dans le ciel.

« Arrive-t-on un jour à l'épuisement des réserves fluides que porte notre corps, sans plus rien à pleurer, ni soi-même, ni l'autre, ni les parts de soi-même enfouies dans les autres enfuis ? » (p. 13) Ce livre est celui d'une recherche et des retrouvailles avec soi-même. Dictées par la solitude, les pages veulent répondre à des questions informulées. Pourquoi ? Comment ? Et maintenant ?

Lisant *Ici-bas*, on a parfois l'impression d'aller du simple au complexe dans le phrasé, dans la résolution des énigmes, dans la découverte de ces évidences qui sont le mortier d'un individu. C'est dire combien la retenue chez cette femme permet d'ouvrir les persiennes de l'imaginaire, combien elle concentre la lumière et le sens, combien elle favorisera le travail du deuil. « C'est ici que j'écris : les regrets, les ardeurs et les doutes, les éblouissements et les désespérances, les fictions obstinées et les consolations. Et tout ce qui ne se termine pas : la mort. » (p. 53)

☆☆☆ ½

ALEXIS LEFRANÇOIS

Chemins brisés

Accompagné de six dessins de Diane Létourneau

Montréal, Pleine lune, 2014, 108 p., 20 \$.

Les chemins égarés d'Alexis Lefrançois

Dans un poème où il se déclare « non coupable, vos Nonos, vos Noneurs », Alexis Lefrançois qualifie ses poèmes de « cent petits machins qui ne mènent nulle part ». Voici l'histoire d'un homme aux yeux brûlés par la beauté des pays où il a vécu et des improbables humains qu'il y a fréquentés.

Cela commence par des contes de fées guillerets, des contes à ne pas lire aux enfants. Les contes d'autrefois étaient d'ailleurs écrits pour les adultes, paraît-il. On trouvera une trâlée de princesses tannées des carrosses et des citrouilles et qui voudraient bien, pour une fois, sauter par-dessus la clôture. Tantôt c'est une jeune fille fâchée d'avoir à dormir durant tout un siècle pour un hypothétique baiser de prince, tantôt une Blanche-Neige écoeurée de ses sept nabots insignifiants, ou encore un Petit Chaperon rouge qui rêve d'un loup bien membré... Vrai, à ne pas mettre entre toutes les mains ! Pour la suite, le poète s'est encore lâché lousse, n'épargnant au passage aucun fonctionnaire du culte, ni le pape, ni les prêtres pédophiles, ni l'extrême droite flamande. Et ensuite seulement viennent l'amour, le temps retrouvé des compagnons, le fantasme des recommencements.

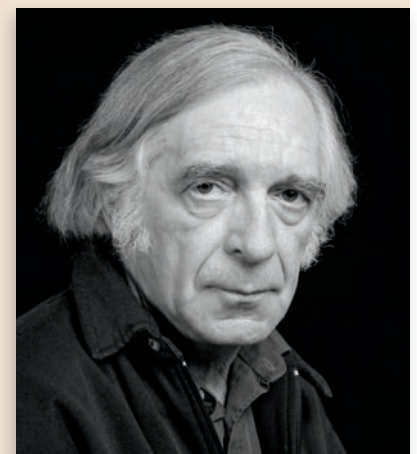
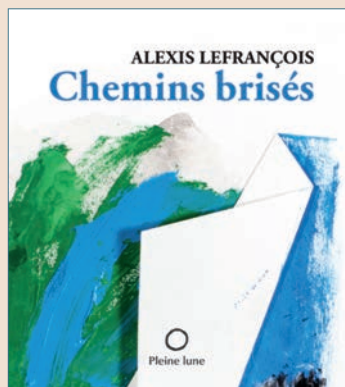
La langue flamande, le poète prétend l'avoir perdue, tout comme l'anglais, le grec et l'allemand. Que cela soit vrai ou faux ne change rien à la réalité : ce livre est celui des comptes et des bilans comme Lefrançois sait en rédiger. C'est aussi le livre du peu de profit et des grandes pertes, des chemins perdus et des amis décédés. C'est le livre, enfin, d'un mea-culpa à peine déguisé en fanfaronnade. Vous y croiserez un singe qui, s'il ne constitue pas un mets de choix

pour le collègue africain (celui qui avoue « manger cousin »), restera « un simple singe, comme nous, / fragile et naufragé » (p. 38).

Autoportrait en manteau de plumes

Si tout excite le 7^e sens d'Alexis Lefrançois, ce sens du jeu de mots tel qu'il le pratique depuis toujours, l'homme restera ému aux larmes devant un mur, celui des ancêtres écossais qui ont construit sa maison et qui dorment au petit cimetière d'à côté. Il est tout là, l'auteur de *Comme tournant la page*, rétrospective en deux volumes que je vous conseille de vous procurer si par miracle elle n'est pas épuisée. Il est là : pris entre rire et sanglot, entre amour et solitude, entre échec et utopie. Avec les années, on finit par ressembler au portrait que les autres, à tort ou à raison — mais souvent à tort —, nous ont un jour renvoyé de nous. Oui, on doit finir par tomber dans ce piège-là, plus difficilement repérable que le piège à cons de la rectitude sociale et de la « politesse assassine », comme l'appelle si bien Jim Harrison.

Le long texte final, « Chemins brisés », raconte dans une prose parfois déjantée un parcours de vie impossible à résumer. On y célèbre l'amitié, l'art, le paysage grec, le séjour africain, la bamboula. Au conditionnel — le temps de l'impossible —, on y dessine pour la compagnie un monde parfait : « Je descendrais lentement le chemin de gravier. Je serais fatigué. J'arriverais *in extremis* des secousses de nulle part. J'arriverais de quarante ans de poussière de valises... » (p. 100)



ALEXIS LEFRANÇOIS